

Le Chili, l'Amérique latine et les États-Unis

Jacques Zylberberg

Volume 6, numéro 4, 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700609ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700609ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Zylberberg, J. (1975). Le Chili, l'Amérique latine et les États-Unis. *Études internationales*, 6(4), 555-562. <https://doi.org/10.7202/700609ar>

LIVRES

1. GLOSES BIBLIOGRAPHIQUES

Le Chili, l'Amérique latine et les États-Unis

Jacques ZYLBERBERG *

La conjoncture politique chilienne stimule en permanence le marché de l'édition, mais ne contribue guère à dégager les méthodes d'explication en sociologie politique des brumes idéologiques qui affectent les sciences politiques et sociales. L'abus – injustifié – de la réduction monocausale, et le développement – justifié – des préoccupations éthiques dans la littérature récente ne nous aident pas à démêler les dynamiques contradictoires qui structurent une fois de plus la séquence politique « populisme-autoritarisme » en Amérique latine.

Dans son récent livre sur les relations entre les États-Unis, écrit en collaboration avec M. Morley (cf. PETRAS-MORLEY, 1975), M. Petras choisit de privilégier la dénonciation d'une politique d'agression systématique des États-Unis vis-à-vis du Chili. De fait, MM. Petras et Morley, en dépit de leur ignorance complète des méthodes de critique historique, réussissent à nous démontrer empiriquement les manœuvres des faucons du Département d'État qui s'efforcent de « déstabiliser » le Chili par le biais de quatre politiques convergentes :

1. Diplomatic and political pressure aimed at maximizing international isolation of Chile ;
2. economic squeeze to provoke economic dislocation and social conflict ;
3. military aid to disaggregate the Chilean state, strenghten bonds between U.S. and Chilean military, and the basis for a coup ; and
4. maintenance of political and diplomatic relations to collect information, maintain ties with political opposition, and facilitate the flow of financial resources to allies. (Cf. PETRAS-MORLEY, 1975, pp. 13-14.)

Certes, les documents contenus dans cet ouvrage sont souvent disponibles dans d'autres publications ; le principal mérite des auteurs est d'avoir réussi à rassembler cette documentation dispersée et de l'avoir clarifiée en fonction d'une interprétation globale de la politique étrangère des États-Unis. Cette interprétation est reliée étroitement à une dénonciation éthique de la politique du double jeu du Département d'État, dénonciation qui n'hésite cependant pas à valoriser l'autoritarisme dans les pays du Tiers-Monde :

Public lies, covert subversion, the destruction of democracy, and the support for a military dictatorship all have their roots in imperial capitalism's need for a regime that opens the country to exploitation. U.S. policy-makers devised a strategy designed to destroy the democratic-socialist government of Chile and return the country to its former client, state position within the U.S. sphere of influence.

* *Faculté des sciences sociales, université Laval, et Institut belge des sciences politiques.*

The major lesson to be learned by the Third World from the Chilean experience is that societies intent on revolution must follow the Cuban example, close all channels to external subversion and extend democracy only to those who abide by the process. (PETRAS-MORLEY, 1975, p. XVII).

L'éthique de la conviction incite MM. Petras et Morley à extrapoler des variables réelles des relations internationales – mieux connues d'ailleurs grâce aux efforts de ces deux auteurs – telles que les effets de domination économique, militaire et diplomatique des États-Unis en une hypothèse mécaniste sur l'État impérial :

Our study of Chile illustrates and describes the multiplicity of operations that the imperial state engages in to sustain and nurture the multinationals. But our study also emphasizes that the state is not merely the helpmate of a series of « corporate interest », but acts largely out of a concern for the collective interests of the capitalist class, embodied in a mode of production. The analysis of the strategies and policies of the imperial state suggests that no single political agency or economic interest is decisive, but rather that imperial strategy is largely the product of an integrated body of aggregate interests of the corporate world as a whole. (Cf. PETRAS-MORLEY, 1975, p. IX).

Il serait aisé – et trop facile – d'ironiser au nom des prétentions critiques et de l'épistémologie dialectique du marxisme sur ce langage réifié néo-marxiste qui prétend définir une théorie unitaire des structures économiques, des classes sociales, du pouvoir politique, de l'État-Nation, des relations internationales qu'*aucune* appréhension scientifique n'est en état de nous donner actuellement. Un discours rhétorique sur l'autonomie de l'État ne remplace pas la prise en considération des discontinuités, des médiations et des contradictions entre les différents paliers des États-Nations et au sein de chacun de ceux-ci. Cette absence de perspective critique nous explique trois lacunes fondamentales dans l'ouvrage analysé :

1) Les auteurs projettent le niveau diplomatique dans un continuum spatio-temporel. Les politiques tendancielles des États-Unis sont réduites à une rationalisation unitaire – plus exclamative qu'analytique – qui ne relève pas les disparités de ces politiques signalées récemment par Mitchell :

The record of the past 20 years indicates, I think, that North American policy (« U.S. imperialism ») has not been as unified as many have maintained. It may be more accurate to view U.S. policy as a set of imperialism : a number of policy themes pursued by the U.S. government with little interconnection and even a good deal of contradiction. This lack of coordination has taken different forms. In some instances goals have been quite clear, but disparate actions pursuing them have tended to cancel each other out. In other cases, the U.S. has aimed at various incompatible goals simultaneously, making her policy appear hypocritical or uncontrolled. And at times North American concepts have been so vague, and national actions so confused, that U.S. Latin American policy could only be termed incoherent (...)

(...) Both dominance and fragmentation have characterized U.S. hemispheric policy, and that the latter has helped cause the former – may well apply to the future as well as to the past. (Cf. COTLER-FAGEN, 1974, pp. 177-204)

2) L'hypothèse de Mitchell rend compte évidemment de façon plus satisfaisante des politiques contradictoires des multinationales et du *State Department* que les allusions diffuses des auteurs à l'autonomie relative de l'État impérial et à son rôle antérieur dans la création des conditions de l'expansion du capital (p. IX). La séquence temporelle-mécanique de Petras-Morley ne nous explique pas que l'équipe de Nixon veuille transformer le Chili en un « Viêt-nam invisible » alors que les banques privées des États-Unis se montrent fort souples face au gouvernement « populaire ».

À l'heure actuelle, nous sommes convaincus qu'il y a une différenciation structurelle croissante entre les intérêts des multinationales et des États-Nations en Occident et que seules des médiations complexes facilitent l'élaboration de *consensus précaires* entre les différents acteurs dans le champ international. Les disparités d'intérêts nous permettent de comprendre le paradoxe d'un Chili qui réduit progressivement la valeur de ses exportations mais est à même, sans aide substantielle des pays socialistes, d'augmenter ses importations du marché capitaliste mondial.

3) Les auteurs ne nous expliquent jamais pourquoi les pressions des faucons sont inefficaces à un moment et efficaces dans une période différente. Il est piquant d'ailleurs de comparer les jugements de Petras (cf. PETRAS-MORLEY, 1975, pp. 154ss) à un texte antérieur de Cavarozzi et... Petras qui relevait l'échec complet ou relatif des complots externes :

Thus Allende scored a number of diplomatic victories while the U.S. attempt to build a wall of hostile countries around Allende met with little or no sympathy. U.S. pressures were counter-productive in terms of their impact within Chile and proved to be embarrassing to faithful conservative followers within Chile in brief, U.S. opposition strengthened national unity behind Allende - it weakened the internal opposition. Middle of the roadges, the Church, and even sectors of the military considered U.S. bullying tactics and affront to their sense of national dignity and perceived Allende as a defender of the national patrimony (cf. CHILCOTE-EDELSTEIN, 1974, p. 560).

Ces textes contradictoires ont le mérite cependant de montrer que l'action des États-Unis ne se réalise pas dans le vide mais qu'elle s'insère contradictoirement dans un champ structurel national qui ne se réduit jamais à une reproduction automatique de la part d'un État-client, des stimuli de l'État-patron.

Un examen de la conjoncture chilienne récente nous révèle que le Chili ne succombe aux effets cumulés des pressions subversives externes et internes que lorsque deux conditions sont remplies : les défis externes sont véhiculés par des acteurs internes - qui disposent aussi « d'autonomie » relative - qui s'attaquent à des problèmes insolubles à court terme pour une coalition hybride d'Unité Populaire :

1) L'Unité Populaire assure son quota limité de pouvoir exécutif et de légitimité publique par des procédures électorales.

2) Les succès électoraux relatifs de l'Unité Populaire ne sont assurés que par une démagogie économiciste auprès des couches moyennes et des classes populaires (*vide* ALLENDE, 1973, pp. 24ss ; *vide* JOXE, 1974, pp. 44ss).

3) Le développement inégal du Chili ne permet à court terme à l'Unité Populaire que deux types de pratiques économiques tout aussi désastreuses dans leurs effets :

a) satisfaire fondamentalement la consommation des classes populaires par le biais d'une organisation basée sur les principes du « communisme de guerre » politique et économique réaliste techniquement, mais qui soulève l'opposition socio-politique des couches intermédiaires.

b) satisfaire la consommation de tous les groupes sociaux, par un « socialisme d'abondance », qui généralise le modèle antérieur de consommation des couches moyennes au sein des classes populaires ; pratique économique irréalisable techniquement à court terme et qui met l'appareil débile de production chilienne à la merci des moindres pressions et « stress » internes et externes. Le « socialisme d'abondance » est possible techniquement... si l'Occident capitaliste accepte de le financer.

Les fonctionnaires des États-Unis, certaines multinationales, les classes de possession chiliennes ont donc pu jouer habilement sur la contradiction entre la rareté économique démultipliée par la subversion interne et externe – et les promesses démagogiques de l'Unité Populaire aux divers groupes sociaux. L'on ne peut que partager l'indignation de MM. Petras et Morley devant la brutalité et le réalisme non éthique de cette politique à condition de s'indigner également devant l'absence complète chez certains des conseillers d'Allende d'une éthique de la responsabilité – Weber *dixit* – absence qui a permis aux effets de domination externe de déployer une causalité efficace par le biais des structures internes.

Cette dynamique interne est éclairée par plusieurs ouvrages récents qui n'échappent pas aux représentations dualistes de l'arène politique. C'est le cas notamment du deuxième livre sur le Chili de M. Alain Joxe (cf. JOXE, 1974) qui nous avait déjà donné une belle étude sur les forces armées chiliennes en 1970. Il est évident que l'anthologie réalisée par ce chercheur français est généralement supérieure à la masse des écrits de langue française rédigés par les nombreux touristes intellectuels qui se précipitent au Chili entre 1970 et 1973. Cette supériorité vient d'abord d'une expérience de plusieurs années sur le terrain d'un auteur qui a connu les origines immédiates de l'Unité Populaire sous Frei, même s'il ne parvient pas à les exposer avec le détail et la minutie d'un Wolpin (cf. M. D. WOLPIN, 1972) dont le biais castriste est équilibré par un labeur acharné. La connaissance semi-approfondie du terrain est renforcée par l'honnêteté foncière d'Alain Joxe qui n'hésite pas à reconnaître que son essai est « orienté par une certaine ligne d'interprétation, celle de « l'aile gauche » de l'U.P. » (cf. JOXE, 1974, p. 9), ce qui ne l'empêche pas de démystifier quelques légendes gauchistes chiliennes.

Ainsi pour ne citer que deux exemples mineurs, Joxe remet en question le rôle du MIR ;

Le MIR est resté une organisation réduite, dont la capacité globale d'intervention était limitée presque physiquement par sa taille. Cette contrainte, dont il reste à expliquer la cause, est en partie à l'origine des défauts que les autres organisations de l'U.P. soulignaient : manque de continuité, opportunisme de gauche, aventurisme tactique, etc. (JOXE, 1974, p. III)

et égratigne amicalement Castro (Le voyage de Fidel Castro clôt cette première année. Arrivé le 10 novembre en visite officielle, il est resté au Chili « trop longtemps, entend-on dire, et pas seulement du côté de la droite (...) Le peuple chilien, lassé par les

festivités castristes, n'est d'ailleurs pas venu très nombreux au stade *Chile* pour le meeting d'adieu » (JOXE, 1974, p. 101).

Joxe, auteur scrupuleux, réussit ainsi à nous donner simultanément une présentation de textes, assortis de longs commentaires personnels, l'ensemble étant classé dans des séries thématiques et chronologiques d'une efficacité pédagogique tout à fait remarquable mais qui suscite chez le lecteur une sensation de malaise permanent, en dépit de l'excellente structuration taxonomique de l'ouvrage. Il est fort possible que ce malaise provienne de l'intégrité candide de l'auteur transformé en reproducteur de haute fidélité des émissions idéologiques de cette « gauche de l'Unité Populaire » qui charrie les aspects les plus négatifs des mouvements populistes de gauche et privilégie deux techniques dans leur cooptation des mouvements sociaux ascendants.

1) *Diffusion systématique d'un jargon réifié léniniste-stalinien* qui répond à l'apprentissage marxiste récent des dirigeants de la gauche de l'Unité Populaire.

Naturellement personne ne pourrait soutenir sérieusement que les dirigeants du P.C. désirent en rester à un capitalisme d'État d'un type nouveau. Soutenir cette idée serait tomber dans la critique ultra-gauchiste superficielle contre le P.C., évoquer le caractère soi-disant « réformiste » du P.C. Le P.C. n'est pas réformiste, le P.C. cherche le socialisme. Mais le problème, c'est que les dirigeants du P.C. pensent qu'il est nécessaire de passer par une étape de centrisme révolutionnaire comme une étape préalable à la transition vers le socialisme (cf. JOXE, 1974, p. 150).

Évidemment, la manipulation et la possession d'un langage hermétique correspondent également à la fonction latente de légitimation du pouvoir des dirigeants auto-désignés des classes populaires...

2) *Valorisation utopico-idéologique d'expériences de solidarité et d'égalité dans la rareté*, expériences limitées dans l'espace et le temps mais présentées comme prototypes du projet socialiste :

L'octobre chilien c'est cette mutation irrépressible, l'apparition comme projet vécu concrètement dans la lutte d'une ébauche de socialisation des rapports de productions et d'échanges, d'une rupture des hiérarchies de la société bourgeoise. Le Chili a vécu en octobre une sorte d'énorme utopie d'urgence dont le souvenir ne peut plus s'effacer et que seule la répression la plus sauvage tente aujourd'hui de refouler dans la mémoire collective du peuple (cf. JOXE, 1974, p. 174).

Le thème du paradis perdu couplé à la chanson de geste héroïque est évidemment un élément indispensable d'une pratique politique de groupes qui doivent suppléer à l'absence de tout projet politique de moyen terme par le rappel incessant d'un passé épuré et enjolivé.

Une petite portion isolée du prolétariat mondial se dresse maladroitement et tente de réaliser une sorte d'utopie. L'expérience a provisoirement échoué mais il en reste une telle quantité d'inversions, un tel patrimoine d'espérances nouvelles que nous savons que rien n'en sera perdu (cf. JOXE, 1974, p. 9).

Il serait certes injuste de ne retenir du travail de M. Joxe que ces discours pontifiants et ingénus qui expriment la rencontre des intellectuels et des secteurs sous-prolétaires qui élaborent dans le cadre de leur socialisation politique hybride, le projet

semi-rationnel d'une transition au socialisme qui fusionne les représentations contradictoires des partenaires antagonistes de la coalition électorale d'Unité Populaire : le capitaliste d'État, l'économie de « prédation », le communisme de guerre. L'auteur a perçu cette complexité de l'Unité Populaire :

Le programme économique de l'U.P. se situe directement dans la tradition populiste redistributrice. C'est un populisme redistributeur exacerbé. Il fait appel à tous les espoirs élémentaires de justice, de nourriture et de logement, de sécurité, qui sont la préoccupation quotidienne d'immenses masses de la population vivant dans des conditions de pauvreté et de pénurie graves. (cf. JOXE, 1974, p. 40)

Il évalue correctement sa capacité limitée d'appréhension rigoureuse de la problématique chilienne (ceux qui ont aimé le Chili... savent qu'un recueil de textes objectifs sur cette période de trois années est impossible à faire aujourd'hui. Ils comprendront aussi que c'est un devoir de livrer au public quelque chose qui ne soit pas simplement une apologie :

(Le) « processus chilien... est un éveil fantastique d'espoirs et de volonté populaires contradictoires. Ce n'est pas un paradis, c'est un combat... » (cf. JOXE, 1974, p. 9).

Une fois choisi « son » combat, l'auteur se laisse emporter par cette philanthropie de la misère, Marx *dixit*, ce populisme romantique de gauche qui laisse envahir l'analyse politique par les représentations manichéennes (ceux qui ont vécu au Chili et pendant le temps du gouvernement Allende, qui ont aimé son peuple généreux et prudent plein de sagesse et de naïveté, de sourires et de violence cachée dans sa recherche inlassable de la justice sur terre ; ceux qui ont détesté son oligarchie prétentieuse, raciste, hypocrite, cruellement civilisée, fortement admiratrice des valeurs les plus éculées de la bourgeoisie européenne et de la technocratie américaine...) (*op. cit.*, *loc. cit.*).

Ce populisme romantique de gauche, sous-tendu par une analyse imprécise vaguement néo-marxiste des relations socio-économiques internationales et nationales, culmine dans une conclusion messianique :

Mais dans le nombre, une grande quantité de cadres politiques et de professionnels de toute sorte sont en train de se forger une conscience politique nouvelle. Comme le rappelle Haydée Santamaria qui fit partie du groupe initial du mouvement du 26 juillet, c'est le massacre de la caserne Moncada qui fut pour le groupe castriste initial « comme une nouvelle naissance ». La nouvelle naissance de la gauche chilienne a coûté déjà près de 50 000 morts, essentiellement à la classe ouvrière et aux couches les plus défavorisées de la population. Mais, trois jours avant le coup d'État, 800 000 personnes défilaient devant Allende pour lui manifester son appui et réclamer des armes. La Révolution chilienne, mal ou bien, ne fait que commencer (JOXE, 1974, p. 238).

Cette conclusion - basée sur un thème religieux ancien, le sacrifice sanglant rédempteur et purificateur de l'animal ou de l'être humain aux courroux des dieux... ou à la finalité de l'histoire - ne dissimule qu'imparfaitement la principale problématique réelle des classes populaires chiliennes soumises au totalitarisme et à l'arbitraire de la junte militaire : la désintégration politique, organisationnelle et idéologique, créée au sein des masses par une socialisation populiste de gauche qui a contribué à établir

le climat culturel irrationnel – autoritaire, nationaliste, mystico-religieuse – qui constitue un des « pré-requis » de toute dictature politique.

* * *

Le chroniqueur qui trouve sur sa table une prière d'insérer d'un volume édité par deux éminents marxistes (cf. SWEEZY-MAGDOFF, 1974) espère trouver dans les écrits qu'ils présentent une rigueur d'analyse qui fait défaut aux auteurs mentionnés précédemment, en dépit de leur probité et du sérieux de leurs recherches compromises partiellement par des cosmovisions dualistes. Hélas, l'on ne retrouve plus dans le présent volume des éditeurs de *Monthly Review* cet esprit innovateur de dissidence impertinente qui tranchait jadis sur la grisaille monotone des néo-marxismes contemporains dont l'univers s'était figé à Pétrograd un soir d'octobre. Le conformisme actuel de leur travail récent ne parvient pas à se détacher des clichés et des stéréotypes diffusés par les centaines d'écrits publiés sur le sujet et qui élucubrent en permanence sur l'opposition des révolutionnaires et des réformistes. Personnellement, nous aurions aimé voir Sweezy et Magdoff faire preuve d'imagination intellectuelle sur les points suivants qui sous-tendent l'ensemble de l'ouvrage (cf. SWEEZY-MAGDOFF, 1974, pp. 11-21) :

1) Si nous admettons que les structures internes d'un pays en situation concrète de dépendance ne sont pas similaires à celle des pays en situation de capitalisme sérieux, est-il légitime de plaquer sur ces structures de schémas conceptuels qui englobent en compréhension et en extension des phénomènes occidentaux dont l'analogie avec ceux des pays sous-développés ne peut être décrétée que par allusion métaphorique ? Nous pensons particulièrement aux notations conceptuelles suivantes – système capitaliste, État bourgeois, ordre social bourgeois, constitution bourgeoise démocratique, partis bourgeois, bourgeoisie chilienne, etc. – qui remplacent chez les éditeurs du livre et leurs correspondants une analyse sérieuse des structures internes chiliennes, économiques, sociales et politiques et spécialement d'un système de relations sociales hybrides qui sous-tend le populisme des partis polyclassistes.

Il est temps que les auteurs occidentaux comprennent que c'est parce que les pays latino-américains sont dans des situations variées de dépendance et de développement inégal, qu'ils ne peuvent re-créeer les structures socio-économiques et politiques qui ont été engendrées par la Révolution industrielle.

2) Ce caractère réductionniste et ethnocentrique de l'analyse nous explique probablement pourquoi les auteurs n'ont absolument rien de neuf à nous dire sur cette révolution socialiste qu'ils prétendent discerner au Chili. Dans un monde réduit à l'unité dans l'espace et le temps, la montre de l'histoire s'est arrêtée quelque part entre 1917 et 1936 et nous n'avons droit qu'à un discours néo-léniniste sur la nécessité – quasi métaphysique – du recours à la violence et de l'accaparement monopoliste du pouvoir économique et politique confisqué à la « bourgeoisie ».

Même si l'on est d'accord avec les perspectives méthodologiques et idéologiques des auteurs, répétons-le, l'on ne trouve rien dans cette collection d'articles, qui n'ait été dit ailleurs. Nuançons ce jugement ; ce matériel a été publié d'abord par *Monthly Review* – à l'exception d'une contribution publiée par *Ramparts* – entre 1970 et 1973. Même si les différentes contributions des éditeurs et des « correspondants » n'échappaient pas à un crédo léniniste rigide et dualiste, il faut leur reconnaître une certaine

lucidité empirique, pour évaluer la conjoncture immédiate. Cette lucidité est reflétée dans les deux échantillons suivants du recueil :

1) Dès le début de l'expérience Allende, les éditeurs de *Monthly Review* ont apprécié correctement les limites internes immédiates de la politique économique de l'Unité Populaire :

So far as we could judge, the short-run program is technically and logically an excellent piece of work - which however does not mean that it will necessarily work as intended. Like all such exercises in economic planning, it assumes certain types of behavior on the part of the various interests affected. In particular, it assumes that entrepreneurs large and small will cooperate with the program rather than sabotage it, and that the Chilean civil service has all the rare virtues of honesty, civic-mindedness, and the like necessary to establish and operate an effective system of price control. If these and other assumptions implicit on the short-run program should prove to be mistaken, the whole thing could turn out to be a fiasco. (SWEETZ-MAGDOFF, 1974, p. 48)

2) Après le coup d'État, les éditeurs sont capables de dépasser leurs représentations dualistes pour reconnaître l'incohérence de la stratégie de l'Unité Populaire.

Perhaps the greatest, and ultimately fatal, weakness of the Chilean UP was that it had no coherent strategy to begin with, and at no time showed itself capable of making the kind of assessment of situations in which it was operating which would have been essential to success (SWEETZ-MAGDOFF, 1974, p. 21).

Mais l'appréciation de cette incohérence ne suppose-t-elle pas une application non mécanique de la conceptualisation issue de l'action des mouvements communistes et de la III^e Internationale après la Première Guerre mondiale ? Une application rigide des œuvres complètes ou non de Lénine ne suffit pas à transformer en marxisme critique les résidus romantiques et philanthropiques charriés par la littérature contemporaine sur l'Amérique latine.

BIBLIOGRAPHIE

1. ALLENDE, S., *Chile's Road to Socialism*, Harmondsworth, Middlesex, 1973, Penguin Books, p. 208 (The Pelican Latin American Library).
2. CHILCOTE, R. H., J. C. EDELSTEIN (Comp.), *Latin America : The Struggle with Dependency and Beyond*, Cambridge, Mass, 1974, Schenkman Publishing Company, xii + 781p. (States and Societies of the Third World).
3. COTLER, J., R. R. FAGEN (Comp.), *Latin America & the United States, the Changing Political Realities*, Stanford, California, 1974, Stanford University Press, xii + 417p.
4. JOXE, A., *Le Chili sous Allende* (Collection Archives n° 54), S.L., 1974, Gallimard-Julliard, 265p.
5. PETRAS, J.-M. MORLEY, *The United States and Chile : Imperialism and the Overthrow of the Allende Government*, New York, London, 1975, Monthly Review Press, xviii + 217p.
6. SWEETZ, P. M., H. MAGDOFF, *Revolution and Counter-Revolution in Chile*, New York-London, Monthly Review Press, 1974, 169p.
7. WOLPIN, M. D., *Cuban Foreign Policy and Chilean Politics*, Toronto-London, Lexington Books, 1972, xvi + 415p. (Studies in the Economic and Social Development of Latin America).